

# Le chêne et le Roseau

Le Chêne un jour dit au Roseau :  
"Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;  
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.  
Le moindre vent, qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau,  
Vous oblige à baisser la tête :  
Cependant que mon front, au Caucase pareil,  
Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
Brave l'effort de la tempête.  
Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphyr.  
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
Dont je couvre le voisinage,  
Vous n'auriez pas tant à souffrir :  
Je vous défendrais de l'orage ;  
Mais vous naissez le plus souvent  
Sur les humides bords des Royaumes du vent.  
La nature envers vous me semble bien injuste.  
- Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,  
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.  
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.  
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
Contre leurs coups épouvantables  
Résisté sans courber le dos ;  
Mais attendons la fin. "Comme il disait ces mots,  
Du bout de l'horizon accourt avec furie  
Le plus terrible des enfants  
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.  
L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.  
Le vent redouble ses efforts,  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête au Ciel était voisine  
Et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts.

Jean de la Fontaine

# Le Lion et le Rat

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :  
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.  
De cette vérité deux Fables feront foi,  
Tant la chose en preuves abonde.  
Entre les pattes d'un Lion  
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.  
Le Roi des animaux, en cette occasion,  
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.  
Ce bienfait ne fut pas perdu.  
Quelqu'un aurait-il jamais cru  
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?  
Cependant il advint qu'au sortir des forêts  
Ce Lion fut pris dans des rets,  
Dont ses rugissements ne le purent défaire.  
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents  
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.  
Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage.

Jean de la Fontaine

# Le Lion et le Moucheron

"Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre! "  
C'est en ces mots que le Lion  
Parlait un jour au Moucheron.  
L'autre lui déclara la guerre.  
"Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de Roi  
Me fasse peur ni me soucie ?  
Un boeuf est plus puissant que toi :  
Je le mène à ma fantaisie. "  
A peine il achevait ces mots  
Que lui-même il sonna la charge,  
Fut le Trompette et le Héros.  
Dans l'abord il se met au large ;  
Puis prend son temps, fond sur le cou  
Du Lion, qu'il rend presque fou.  
Le quadrupède écume, et son oeil étincelle ;  
Il rugit ; on se cache, on tremble à l'environ ;  
Et cette alarme universelle  
Est l'ouvrage d'un Moucheron.  
Un avorton de Mouche en cent lieux le harcèle :  
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,  
Tantôt entre au fond du naseau.  
La rage alors se trouve à son faite montée.  
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir  
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée  
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.  
Le malheureux Lion se déchire lui-même,  
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,  
Bat l'air, qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême  
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.  
L'insecte du combat se retire avec gloire :  
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,  
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin  
L'embuscade d'une araignée ;  
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?  
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos  
ennemis  
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;  
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se  
soustraire,  
Qui périt pour la moindre affaire.

**Jean de La Fontaine**

# Le Cochet, le Chat, et le Souriceau

Un Souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,  
Fut presque pris au dépourvu.  
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :  
J'avais franchi les Monts qui bornent cet Etat,  
Et trottait comme un jeune Rat  
Qui cherche à se donner carrière,  
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :  
L'un doux, bénin et gracieux,  
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude.  
Il a la voix perçante et rude,  
Sur la tête un morceau de chair,  
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air  
Comme pour prendre sa volée,  
La queue en panache étalée.  
Or c'était un Cochet dont notre Souriceau  
Fit à sa mère le tableau,  
Comme d'un animal venu de l'Amérique.  
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,  
Faisant tel bruit et tel fracas,  
Que moi, qui grâce aux Dieux, de courage me  
pique,  
En ai pris la fuite de peur,  
Le maudissant de très bon coeur.  
Sans lui j'aurais fait connaissance  
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.  
Il est velouté comme nous,  
Marqueté, longue queue, une humble contenance  
;  
Un modeste regard, et pourtant l'oeil luisant :  
Je le crois fort sympathisant  
Avec Messieurs les Rats ; car il a des oreilles  
En figure aux nôtres pareilles.  
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat  
L'autre m'a fait prendre la fuite.  
- Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,  
Qui sous son minois hypocrite  
Contre toute ta parenté  
D'un malin vouloir est porté.  
L'autre animal tout au contraire  
Bien éloigné de nous mal faire,  
Servira quelque jour peut-être à nos repas.  
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa  
cuisine.  
Garde-toi, tant que tu vivras,  
De juger des gens sur la mine.

**Jean de La Fontaine**